

Qajartalik Face au passé

Louis Gagnon et André Bergeron

Numéro 109, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17564ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, L. & Bergeron, A. (2006). Qajartalik : face au passé. *Continuité*, (109), 11–13.

QAJARTALIK FACE AU PASSÉ

par Louis Gagnon
et André Bergeron

L'expression graphique sur paroi rocheuse est un phénomène culturel qui s'est étendu sur tous les continents à diverses époques. Au début des années 1990, plus de 700 sites rupestres étaient inventoriés dans le Bouclier canadien, dont une demi-douzaine au Québec. Le renouveau et le dynamisme qui ont marqué la recherche en archéologie rupestre au Québec ont permis d'étudier une vingtaine de sites du nord au sud de la province.

Au cours de la dernière décennie, deux campagnes de recherches archéologiques réalisées au Nunavik ont confirmé que le site de Qajartalik est exceptionnel en raison de ses pétroglyphes anciens (motifs gravés, incisés, burinés ou piquetés sur une surface rocheuse), sans compter qu'il témoigne de l'exploitation intensive d'une carrière de stéatite. Les résultats de ces recherches et les conditions de conservation précaires du site confirment qu'il est impératif de se préoccuper de sa protection, de sa conservation et de sa mise en valeur.

DES VISAGES ET UNE CARRIÈRE

Perché à quelque 25 mètres au-dessus du niveau de la mer, le site à ciel ouvert de Qajartalik est situé sur la pointe avancée de l'île de Qikertaaluk, au large du Nunavik, dans le détroit d'Hudson. Encaissé principalement dans une cuvette granitique peu profonde mais longue d'environ 120 mètres, il atteint une trentaine de mètres de largeur

Les gravures rupestres mises au jour sur le site de Qajartalik représentent seulement des visages. Rapatrié en 1995, ce fragment est exposé au Centre d'interprétation du parc national des Pingualuit à Kangiqsujuaq depuis 2003.

Photo : © Institut culturel Avataq

dans sa portion médiane. À sa limite est, un abri sous roche – rare au Nunavik – dallé de pierres plates offre une perspective qui embrasse la totalité du site et de la baie en contrebas.

On a répertorié à Qajartalik plus de 170 pétroglyphes étalés sur quatre rochers, dont un bloc trouvé à 150 mètres à l'est de l'abri sous roche. Étonnamment, les gravures représentent uniquement des visages. Leurs motifs sont incisés, burinés ou piquetés exclusivement à la surface de rochers de stéatite, ce qui confère au matériau une valeur symbolique distincte. La largeur et la profondeur des traits varient de quelques millimètres à plus d'un centimètre. Vus de face, ces visages de 2 à 30 centimètres de hauteur arborent une apparence humaine, animale ou hybride. Leur dessin schématique souligne le contour du visage, les yeux, le nez, ainsi que des joues aux pommettes accentuées et une bouche d'où s'échappent parfois des stries rayonnant sous le menton. Ils n'ont pas d'oreilles ni de chevelure. Souvent, leur front est surmonté de chaque côté par une pointe, ce qui rappelle des oreilles de canidé. Grâce à la découverte de six faces aux



Les grottes de Lascaux et d'Altamira, en France et en Espagne, sont devenues célèbres grâce aux peintures qui ornent leurs parois.

S'ils sont moins bien connus, plusieurs sites rupestres québécois ne manquent pas de fasciner par leur caractère exceptionnel.

Celui de Qajartalik, au large du Nunavik, contient des pétroglyphes uniques qu'il faut préserver sans tarder.



Le site à pétroglyphes de Qajartalik se trouve sur une île du détroit d'Hudson, au large des côtes du Nunavik.

Source : Ressources naturelles Canada et Institut culturel Avataq

tracés nettement mieux préservés lors des fouilles de 2004, on a pu attester que l'érosion et la gélifraction sont responsables des bordures irrégulières des gravures.

La diversité et l'étendue des colonies de lichens qui couvrent la majorité des motifs indiquent que ces gravures rupestres sont assez anciennes. Des études comparatives et stylistiques établissent des rapprochements entre ces pétroglyphes et la fin de la période d'occupation du territoire par les populations dorsétiennes, il y a entre 600 et 1000 ans. En outre, ces rochers comptent près de 150 zones d'extraction de stéatite ou d'ébauches de récipients dont les formes tendent à confirmer l'origine dorsétienne du site. Des extractions rectangulaires et plus larges suggèrent que le site était également fréquenté au cours de la période thuléenne (1000 à 1600 ans avant aujourd'hui). Des traces d'outils métalliques laissés par des haches et des scies certifient quant à elles que des travaux d'extraction se sont poursuivis pendant la phase historique jusqu'à l'époque moderne.

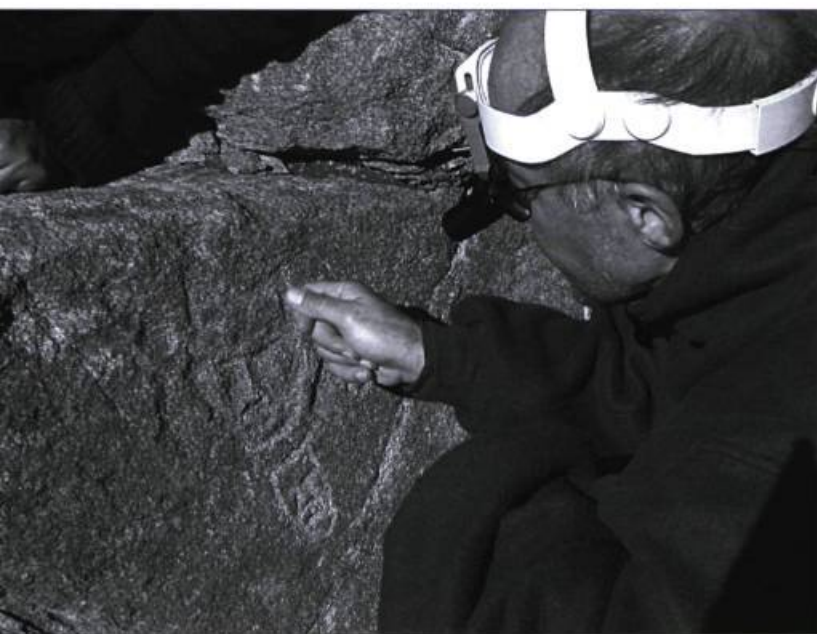
À LA DÉCOUVERTE DES « FACES DE DIABLE »

C'est à la mi-juin 1961 que l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure observe pour la première fois les pétroglyphes de Qajartalik, après un voyage en traîneau à chiens

sur l'imprévisible banquise printanière. Il veut vérifier les témoignages d'informateurs inuits qui racontent avoir vu des « faces de diable » gravés sur les rochers où ils vont chercher de la stéatite. Lors de sa visite, certains Inuits suggèrent que ces gravures peuvent être l'œuvre d'un *angakkuk*, ancien chaman inuit.

À cette époque, les Inuits ne semblent pas se soucier d'abîmer ou non ces vestiges du passé. Le développement fulgurant du marché de la sculpture sur stéatite offre des possibilités de revenu significatives. Les Inuits recherchent donc intensivement les rares sources de stéatite pour s'y approvisionner, n'hésitant pas à retourner aux carrières qu'ils utilisaient encore récemment pour la fabrication de lampes à huile et d'autres récipients traditionnels taillés dans cette pierre tendre.

Jusqu'en 1965, Saladin d'Anglure effectue d'autres brèves missions à Qajartalik. Si ses recommandations visant à préserver le site freinent les ardeurs des sculpteurs inuits, le répit est bref. Une dizaine d'années plus tard s'amorce une suite d'événements perturbateurs : un photographe professionnel contraste des gravures à l'aide d'une substance noire, puis des scientifiques prélèvent de la stéatite sur des rochers ornés. La



Au total, plus de 170 pétroglyphes ont été répertoriés sur le site. Découvertes exclusivement sur des rochers de stéatite, ces gravures auraient entre 600 et 1000 ans.

Photo : © Institut culturel Avataq

situation s'aggrave dans les années 1980 lorsque des croisières font escale sur l'île, leurs passagers étant encouragés à produire des calques de motifs rupestres par frottis. Par la suite, des iconoclastes tracent des croix chrétiennes sur le site et sur des blocs de stéatite pour exorciser les lieux. Des graffitis, dont des initiales et des dates, apparaissent plus tard sur les affleurements de stéatite. En 1994, la communauté inuite de Kangiqsujuaq, la plus près du site, s'inquiète et demande à l'Institut culturel Avataq d'entreprendre des études archéologiques, incluant un mandat de conservation rupestre.



LA NATURE ET L'HOMME RESPONSABLES

Les observations cumulées depuis les premiers travaux de Saladin d'Anglure jusqu'aux recherches entreprises par Avataq depuis 1996 permettent de conclure que les problèmes de conservation du site de Qajartalik se résument à des facteurs d'ordre naturel et anthropique (causés par l'humain), dont les impacts sont souvent combinés.

Au nombre des facteurs naturels de dégradation figurent la météorisation (désintégration) et la dissolution physico-chimique causées par l'air salin; l'érosion éolienne (vent, sable); le lessivage des surfaces par les eaux de ruissellement; l'action du gel et du dégel; la prolifération des colonies de lichens et l'envahissement de plantes et de pousses arbustives; le piétinement, l'usure, le creusage et l'acidification (fientes et urine) engendrés par les animaux qui fréquentent le site.

La pollution atmosphérique et les précipitations acides (pluie, neige, aérosols); le prosélytisme; les visites touristiques non

dirigées et insoucieuses des mesures de conservation; les graffitis et autres marques d'usure laissées par les visiteurs qui marchent sur les rochers de stéatite, incluant la collecte de souvenirs, comptent quant à eux parmi les facteurs anthropiques. En font aussi partie l'extraction de morceaux de stéatite destinés à la production de sculptures, l'effet pervers des inventaires et des fouilles archéologiques ainsi que certaines méthodes scientifiques à caractère invasif. La carrière et les pétroglyphes de Qajartalik forment un ensemble unique parmi les sites archéologiques du Grand Nord canadien. La conservation, la préservation, l'interprétation et la datation de ce site exceptionnel posent des défis majeurs, tout comme sa mise en valeur, qui doit être effectuée dans un esprit de protection et de prévention contre le vandalisme et les actes de pillage. Ces actions doivent passer par l'information, la sensibilisation, l'exploration sensorielle du site et de son environnement grâce à une approche contemplative,

Vue partielle du secteur B du site de Qajartalik. Le visage dont le pourtour est blanc a été rehaussé par un retraçage. Fait déplorable, plusieurs graffitis, tel le « CN » que l'on voit ici, sont apparus sur les rochers en 1995.

Photo : © Institut culturel Avataq

un accès et un développement touristique encadrés, la poursuite des recherches, la diffusion des connaissances scientifiques, ainsi qu'une conservation et une préservation adaptées au milieu extérieur. Le succès de cette entreprise réside dans l'implication soutenue de la communauté inuite de Kangiqsujuaq, qui participe déjà activement aux premiers efforts visant à mieux connaître, à protéger et à faire apprécier ce riche patrimoine du Nunavik.

—
Louis Gagnon est conservateur et responsable du programme des musées du Nunavik à l'Institut culturel Avataq et André Bergeron est restaurateur au Centre de conservation du Québec.